



**HAL**  
open science

## Rencontre avec des zonards : des acteurs sous influences ?

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. Rencontre avec des zonards : des acteurs sous influences ?. Frédéric Pugnère-Saavedra, Jacques Fischer-Lokou. Les marginalités : échec ou utilité sociale ?, EME Editions, 2018. hal-01910753

**HAL Id: hal-01910753**

**<https://hal.science/hal-01910753>**

Submitted on 1 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Tristana Pimor**  
**Rencontre avec des zonards : des acteurs sous influences ?**

**Résumé**

Les zonards, que le sens commun nomme « punks à chien » sont souvent dépeints par le monde du travail social et par certaines recherches (Chobeaux, 1996 ; Guilloux, 1998 ; Whitbeck et al, 1997) comme des jeunes en errance jouets de forces structurelles et inconscientes liées à un déterminisme social, à des histoires familiales difficiles voire à des pathologies mentales envahissantes. Cette contribution montrera qu'en dehors des influences, certes inhérentes à leur passé, à leur appartenance sociale et à leurs conditions de vie, ces jeunes font preuve de réflexivité, c'est-à-dire de capacité à se penser dans le passé, dans le présent, dans le futur et dans notre société. Si comme le dit A. Giddens (2005, p. 51), « [...] *une personne est un agent qui se donne des buts, [...] qui a des raisons à ses actions, [...], et qui est capable si on lui demande, d'exprimer ses raisons de façon discursive.* » elle n'a pas pour autant, avant d'accomplir certaines actions, en tête, toute l'épaisseur de la réflexivité de l'action engagée. Les décisions et les projets des jeunes zonards enquêtés ne relèvent pas uniquement de déterminismes familiaux, de leur appartenance sociale majoritairement populaire, de la place sociale « d'exclus » qu'ils occupent. Cette contribution se basera sur les résultats de deux recherches : l'une ethnographique (2009-2012), l'autre de type qualitative (2015-2017). Des bifurcations liées à des expériences sociales ont pu être repérées dans les trajectoires des participants aux enquêtes (Grossetti et al, 2010 ; Dubet, 1994). Ainsi dépassant la passivité biographique, soulignée par nombre de recherches sur le précarité (Damon, 2008 ; Paugam, 1996), les acteurs zonards que l'on pourrait en utilisant l'oxymore de Payet (2008) qualifier « d'acteurs faibles » mettent à distance certaines transmissions des socialisations, développent grâce à des expériences des logiques éthiques (Dubet, 2005) qui les « capacite » et qui provoquent des changements de réalité (Berger et Luckmann, 1996).

Le concept d'acteur faible permet de souligner un paradoxe qui reconnaît que les individus affaiblis ont une capacité d'action, une capacité à se penser propre à celle d'individus affaiblis. En adoptant ce regard mes travaux repèrent dans les trajectoires de jeunes zonards ce qui affaiblit ou « capacite » les acteurs sur le plan biographique. Par quelles stratégies, tactiques se dégagent-ils des contraintes biographiques sociologiques ? Comment une nouvelle interprétation de la réalité, ici zonarde, s'élabore, reflète, influence et nourrit un rapport au monde contestataire proche d'autres groupes sociaux que ceux dont ils sont initialement issus ? Comment certains éléments de cette réalité, comme le look zonard, la vie sur la route, s'intègrent-ils dans des réalités plus conventionnelles (Clevarec et al, 2008) ?

## Rencontre avec des zonards : des acteurs sous influences ?

Les capacités d'actions, de projection biographique, de décisions développées par une catégorie d'acteurs en situation de précarité que le sens commun nomme « punk à chien » et que les travailleurs sociaux et certains sociologues (Rothè, 2016 ; Guilloux, 1998 ; Langlois, 2014) appellent « jeunes en errance » sont régulièrement niées. Identifiés comme des toxicomanes, des SDF, des jeunes pauvres désœuvrés, ils sont perçus, relativement à leur position sociale de dominés et à leur pauvreté, comme des agents jouets de forces structurelles inconscientes et d'histoires familiales difficiles voire de pathologies mentales qui organisent leur quotidien, leurs pratiques et leur trajectoire de vie (Chobeaux, 1996 ; Guilloux, 1998 ; Whitbeck et al, 1997). J'ai décidé de poser un regard plus relativiste sur la condition de pauvreté (Lollivier, 2008) qui est socialement attribuée à cette population et sur ses capacités d'action en prenant en compte les subjectivités d'acteurs zonards<sup>1</sup>. La pauvreté, la précarité sont des notions relatives à l'environnement social, culturel, historique dans lequel elles prennent place. Leurs définitions ne sont donc pas les mêmes suivant les groupes sociaux, la perception de soi, l'époque, la situation. La faiblesse sociale de l'acteur sera ainsi différente (Payet, 2008) en fonction du sentiment de capacité d'action. Pour autant, afin de mesurer la capacité d'action des acteurs sur le monde et sur leur vie, il semble nécessaire de conjuguer deux regards : objectif et subjectif. Objectivement, il s'agit de se demander en quoi les conditions de vie, les socialisations des individus limitent le panel des possibles existants et subjectivement, si cette limitation génère de la souffrance, de la domination. Ainsi la capacité d'influence des acteurs aussi marginalisés ou pauvres soient-ils, ne peut se mesurer de manière universelle car elle s'intègre à des contingences situationnelles, culturelles, temporelles, individuelles.

Il sera donc question de montrer qu'en dehors des contraintes inhérentes à leur passé et à leurs conditions de vie, les jeunes zonards, ici enquêtés, que l'on peut qualifier d'acteurs faibles, du fait de leur position dans l'espace social, font preuve de réflexivité — ils se pensent dans le passé, dans le présent et dans le futur en explorant les causes de leur vie marginale et les conséquences des orientations qu'ils ont prises — et de capacité d'action (Payet, 2008). Leurs décisions et leurs projets ne relèvent pas uniquement de déterminismes familiaux, de leur appartenance sociale initiale, de la place sociale « d'exclus » qu'ils occupent dans la société même si, bien évidemment, ces éléments contraignent leur liberté de choix.

Pour débiter et pour plus de clarté sur mes engagements analytiques, je décrirai la manière dont les deux recherches sur lesquelles je m'appuie, se sont faites et mes ancrages théoriques. L'adoption d'une certaine posture de recherche a en effet engagé une épistémologie singulière qui a permis de dévoiler les capacités d'action, de réflexion et d'orientation biographique des enquêtés ; une approche classique, plus poppérienne, les aurait gommées.

Puis, je décrirai une des quatre catégories de parcours que les zonards enquêtés et moi avons élaborées en repérant des éléments biographiques objectifs, subjectifs et processuels communs relatifs au degré d'engagement dans la marge zonarde. La description de cette catégorie et de la vie de certains enquêtés permettra de saisir la manière dont les parcours de vie d'acteurs, aussi faibles soient-ils, s'organisent en jonglant entre les limites que produisent leurs conditions de vie, leur position sociale, leurs socialisations infantiles, actuelles et la marge libératrice que crée leur logique

---

<sup>1</sup> L'appellation « zonard » relève d'un choix des enquêtés signifiant qu'ils appartiennent à la Zone, terme qui désigne leur communauté d'appartenance. (Pimor, 2013).

subjective, éthique (Dubet, 2005). Cette partie abordera la manière dont « la marginalité<sup>2</sup> sous influence » des acteurs s'est construite. Comment ont-ils fait un pas de côté par rapport à leurs socialisations sans pour autant rompre totalement avec elles ? Comment l'écart avec des normes légitimes de notre société s'est-il élaboré en partie de manière consciente et en quoi prend-il pourtant racine dans les conditions sociales initiales des acteurs ?

## 1. Une chercheuse sous l'influence de marginaux zonards

Après un cheminement méthodologique complexe provoqué par une expérience ethnographique dans un squat avec un groupe de zonards<sup>3</sup>, des lectures anthropologiques sur le partage de l'autorité scientifique avec nos enquêtés (Marcus, Clifford, 1986), j'ai décidé, afin de ne pas succomber à un certain misérabilisme analytique et de pouvoir atteindre au plus près la réalité des acteurs, de les associer au maximum à mes analyses, de réduire autant que possible, par le choix d'une posture, les distances qui nous séparaient (Pimor, 2015). Le populisme méthodologique permet en effet selon moi de lutter contre un certain sens commun sociologique qui voit dans les choix effectués par les acteurs affaiblis des choix réalisés essentiellement par défaut. J'ai donc partagé leur quotidien en négociant avec eux une place, tissé des liens forts avec certains membres. Si je n'ai jamais cherché à devenir l'une des leurs en adoptant leurs pratiques, leur langage, en singeant ce que je pensais représenter leurs traits communs, une proximité relationnelle basée sur des accointances culturelles et politiques, sur la curiosité intellectuelle, le partage, l'envie de donner à voir qui ils étaient, nous ont réunis autour de notre première recherche sur les trajectoires et le mode de vie zonards. Le temps passé dans ce groupe uniquement ouvert aux autres zonards et donc relativement clos aux autres groupes sociaux, mon action récurrente dans les activités quotidiennes ont imprimé en moi sans que je m'en aperçoive des façons de faire et de voir le monde proches de celles des membres du groupe. Je devenais fortement réactive au regard des policiers, des riverains qui nous toisaient. Une colère, une révolte s'emparaient peu à peu de moi. Mes relations aux autres devenaient plus franches presque abruptes. Cet épisode où le terrain m'envahissait, où l'objectivité scientifique me quittait — où j'acceptais « de me faire prendre » comme le dit J. Favret Saada (1985) au sujet de sa relation à la sorcellerie et le préconise dans l'approche des terrains qui souffrent de stéréotypes liés à une vision dominante et dénigrante du mode de vie des enquêtés — fut primordiale dans la compréhension de la réflexivité, des possibilités d'action et de choix de ces acteurs

---

<sup>2</sup> Dans le sens d'un non conformisme de leur regard sur le monde et de leur mode de vie.

<sup>3</sup> Dans le cadre de ma thèse sur les parcours et le mode de vie d'un groupe de zonards j'ai réalisé deux périodes d'observation participante de 6 mois dans un squat Bordelais avec ses habitants et leurs amis que j'ai continués à voir pour certains jusqu'à ce jour. Des entretiens et des observations ont aussi été conduits auprès de travailleurs sociaux et de commerçants de la zone de mendicité du groupe (Pimor, 2015). Au total, entre cette première enquête et la deuxième financée par la CNAF sur la famille et les personnes sans logis, j'ai rencontré 55 zonards hommes et femmes, réalisés 39 récits de vie et entretiens non directifs entre 2008 et 2016. Avec 5 enquêtés j'ai réalisé plusieurs entretiens biographiques à un an d'intervalle qui m'ont permis de mieux saisir leur évolution objective et subjective. Les dix premiers entretiens se sont déroulés lors de la première phase d'observation au bout de deux mois. Treize autres ont été réalisés lors de la seconde phase d'observation, puis les seize derniers se sont étalés dans le temps entre 2012 et l'été 2016. Tous ont été enregistrés soit au domicile des acteurs (squat, camion, appartement), dans un café, un parc public en tête à tête. Ils ont été relus pour confirmation par les protagonistes qui y ont apporté des précisions supplémentaires et des corrections.

que le travail social perçoit comme des agents faibles et non des acteurs faibles (Payet, 2008). Le concept d'acteur faible reconnaît, contrairement à celui d'agent, que les individus affaiblis ont une capacité d'action, une capacité à se penser qui est celle d'individus affaiblis par leurs conditions sociales. Ce décentrement m'a permis de saisir la façon dont ces acteurs construisent leur parcours, se projettent dans l'avenir, avec évidemment la marge de manœuvre qui est la leur. Suite à cette période ethnographique intense, l'approfondissement des relations qu'elle a généré a débouché sur un travail de co-construction de l'analyse et de la recherche dans son ensemble et à plus long terme. J'ai ainsi réalisé avec certains membres du groupe cinq entretiens à un an d'intervalle pour mesurer les changements qui s'opéraient dans leur vision de leur parcours, dans leurs projets et leur trajectoire.

À défaut de pouvoir rédiger avec eux des articles, un ouvrage, de les faire intervenir lors de conférences, faute de temps pour moi et faute d'envie pour une majorité d'entre eux — l'écriture et la présentation orale dans des lieux académiques et connotés scolairement n'étaient pas pour eux des exercices où ils se sentaient à l'aise, la fréquentation de l'école ayant laissé de sévères stigmates — le partage de mes analyses à l'oral, lors de temps informels et la prise en compte de leurs critiques ont été centraux. Des temps de travail collectif avec essentiellement six personnes ont pu voir le jour. Du fait du temps passé chez eux durant les phases d'observation, la régularité a surtout été maintenue durant la première recherche ethnographique avec trois enquêtés. Puis à la fin de cette recherche, suite à mon déménagement à 600 km de Bordeaux, à l'éclatement du groupe après le décès du leader, puis celui de mon premier informateur avec qui j'entretenais d'étroites collaborations, et au départ de la majorité des membres dans différentes villes de France et d'Europe, nos rencontres se sont espacées. Les temps de travail commun, d'interprétation ont évolué vers des échanges sur facebook et se sont confondus avec nos rendez-vous annuels, voire biannuels durant lesquels je réalisais des entretiens longitudinaux. Le « nomadisme » et la « liberté » qui caractérisent leur mode de vie ont ainsi influencé la manière dont la co-construction de cette recherche, les récoltes de données ont pu s'établir. Je n'ai donc jamais mené la danse<sup>4</sup>, imposé les lieux, les temps durant lesquels je recueillais les données. La non directivité s'imposait et les entretiens ressemblaient au fil du temps à des conversations de plus en plus naturelle. Le lâcher-prise que j'adoptais dans ma conduite d'entretien et la posture sûre qu'ils maintenaient dans leurs discours me permirent, me semble-t-il, de pénétrer dans leur réalité. La crainte d'un effet d'imposition analytique liée à une domination sociale qu'induit le statut de chercheur fut vite balayée. Certes la distance sociale était là, j'étais une universitaire et la plupart d'entre eux n'avait pas le baccalauréat, mais ma méconnaissance assumée de leur mode de vie, de tout un ensemble de pratiques me positionnait comme apprenante. Ainsi durant nos échanges informels ou les entretiens, les enquêtés n'hésitèrent jamais à s'opposer à ce que je pouvais leur suggérer ou à remettre en cause mes hypothèses.

Le risque d'influence des chercheurs en sciences sociales sur leur terrain contre lequel tout manuel de méthodologie met en garde, s'inversait — ces « dominés », ces marginaux mis au banc, influençaient la chercheuse. Cette influence, cette possibilité d'action sur les autres et sur le monde, que l'on pourrait penser réduite de fait par la position sociale de « dominé »<sup>5</sup>, « d'exclu »<sup>6</sup> que les jeunes zonards occupaient, ne

---

<sup>4</sup> En référence avec l'ethnographie de L. Wacquant dans le gym (1989).

<sup>5</sup> Or, les enquêtés ne croient pas à la légitimité des dominants ni des normes et valeurs légitimes de notre société (Pimor, 2014).

s'exprimait pas seulement sous un jour identitaire dans les interactions avec les outsiders<sup>7</sup>, comme les nomme H.S. Becker (1985). Il ne s'agissait pas seulement de résister de manière déviante à l'étiquetage social dont ils faisaient les frais, de se valoriser en s'affichant comme porteur d'une subculture oppositionnelle bricolée avec les moyens sociaux dont ils disposaient pour accéder à une intégration sociale atteignable de leur place comme dans le cas des jeunes délinquants de A.K Cohen (1955) mais de se positionner comme un membre actif d'un changement social, avec le regard évidemment qui était le leur. Des logiques éthiques, subjectives liées aux expériences sociales qu'ils avaient traversées dirigeaient leur manière de vouloir vivre, leurs projets, leur façon de s'inscrire au monde et leur envie de l'influencer. Différentes dans leur contenu suivant le degré d'engagement dans le milieu zonard et sa culture, suivant l'appartenance sociale initiale des acteurs, leurs histoires familiales et scolaires infantiles, leurs logiques éthiques guidaient leurs orientations biographiques. Elles n'étaient donc pas moins pesées que celles d'autres acteurs, perçus comme « mieux intégrés » à notre société. Ces acteurs « faibles » de par le murmure de leur voix sociale<sup>8</sup> n'en restaient pourtant pas là, à tirer quelques fils de leur biographie, ils influençaient aussi d'autres groupes sociaux, généraient des réactions sociales quelquefois spectaculaires et souvent sécuritaires<sup>9</sup>, poussèrent le travail social en addictologie à se modifier. Des apports culturels propres à leur culture et à ses filiations<sup>10</sup> s'infiltraient dans la culture mainstream<sup>11</sup>.

C'est donc avec cette conception d'un acteur construit et constructeur du social, d'un individu dialogique (Dubet, 2005), mû par des logiques : intégrative, rationnelle et subjective/éthique, capable de subjectivation tout en se référant à un collectif d'appartenance et en étant capable de calculer les coûts/bénéfices de ses actions, que j'ai décidé d'explorer les trajectoires biographiques des jeunes zonards rencontrés et

---

<sup>6</sup> Je ne reviendrai pas ici sur la binarité simpliste de ces catégories : exclu / dominé qui dans le premier cas postule l'absence, à mon sens impossible, de lien social et pour le second l'aliénation totale due à la violence symbolique qui induit un consentement sans bornes et non conscient à la domination sociale vue comme légitime. Je ne mets pas pour autant en cause le mécanisme de reproduction de la stratification sociale qui se joue dans les champs. Toutefois à une échelle individuelle, l'acteur semble capable d'avoir une conscience de sa position et de ce qu'il veut et désire faire dans les marges de manœuvres sociales qui sont les siennes. En revanche, la maîtrise des moyens légitimes pour s'extirper de sa position sociale n'est généralement pas efficiente et une forme d'autocensure, liée en partie à l'habitus mais aussi à la conscience de sa position sociale, dans les projets de vie et les buts, s'opère par ailleurs. Pour une critique de l'exclusion voir S. Karsz et al (2004) pour celle sur la domination (première période bourdieusienne) voir M. Messu (2012).

<sup>7</sup> Les outsiders pour les zonards enquêtés sont constitués des membres des autres groupes sociaux. En priorité ceux qu'ils désignent comme tels sont les riverains de la zone de mendicité qu'ils occupent régulièrement et des travailleurs sociaux qu'ils côtoient. Avec eux, ils tissent des rapports faits de tensions et provoquent par exemple chez certains des changements de point de vue sur ce qu'ils sont et sur le monde. Pour comprendre les relations aux outsiders et les conséquences identitaires, de conception du monde qu'elles ont sur les zonards et les outsiders voir Pimor, 2014.

<sup>8</sup> Les revendications par des moyens d'expression légitimes institutionnalisés comme des journaux, une association, un parti, sont peu présentes, exception faite de leur présence aux manifestations anti loi Lopsi 2.

<sup>9</sup> Les promulgations d'arrêtés anti-mendicité, anti-bivouac en témoignent.

<sup>10</sup> Voir Pimor (2014) sur les apports technos, punks culturels, les interactions avec les autres groupes sociaux et l'ancrage culturel populaire qui nourrissent la culture zonarde. Notre définition de la culture se rapproche de celle de J.L. Amselle (2009) et n'est donc pas essentialiste, fixiste mais interactionniste, historiciste.

<sup>11</sup> *Mainstream* signifie « dominant » ou « grand public » (Martel, 2010). Cette culture est relative à l'hégémonie culturelle qui lui donne corps et lui permet de s'adapter (S. Hall, 2007 ; Gramsci in Glevarec et al, 2008).

de mesurer la zone d'influence de chacun sur son parcours<sup>12</sup>. Mes travaux de recherche ont ainsi abouti à formaliser quatre catégories de parcours zonards — le parcours des satellites, des intermittents, des experts, des Travellers<sup>13</sup> — qui, par la simplification qu'impose ce mode d'analyse, m'ont permis de mettre au jour les contraintes et les libérations que les socialisations, les expériences sociales et les logiques d'acteurs Dubetiennes provoquent. Ici, je n'aborderai les parcours que des acteurs enquêtés<sup>14</sup> les plus impliqués dans le mode de vie zonard, ceux qui ont donné lieu à la construction du parcours que nous avons nommé, eux et moi, « parcours des experts zonards », relativement à la maîtrise et à la bonne connaissance pratique et culturelle, à la posture protectionniste, revendicative de l'univers zonard et à leur rapport très oppositionnel, combatif au fonctionnement de notre société.

## 2. Les parcours des experts zonards

Le choix de présenter les parcours de cette catégorie a été motivé par sa valeur heuristique et didactique. Les biographies qui ont permis de l'élaborer, ont en commun de porter en leur sein des tensions visibles entre les conditions sociales initiales familiales et territoriales qui pèsent sur les acteurs, les logiques intégratives relevant des premières socialisations et les logiques subjectives de dégagement, d'émancipation de celles-ci mises en œuvre à partir de l'adolescence. Les contraintes inhérentes à la position sociale initiale des zonards experts vont, par le hasard d'expériences sociales fortes, qui provoquent une subjectivisation conduisant à une réaction de rébellion, être bousculées et donner lieu à une création culturelle. Cette construction culturelle bien qu'opposée dans certaines de ces valeurs, dans l'idéologie anticapitaliste, anarcho-primitiviste à la culture familiale populaire, à celle de notre société, prend pourtant racine dans une socialisation<sup>15</sup> populaire et en garde certains traits. Pour autant si cette mise en action, en réflexion des acteurs par rapport à leur socialisation semble notable, provoque-t-elle réellement une émancipation biographique ? Les acteurs dits faibles, deviennent-ils des acteurs forts de leur existence ? Se démarquent-ils totalement des parcours de vie balisés par les contraintes sociales inhérentes à leur appartenance sociale, à leur éducation, à leur position sociale ?

---

<sup>12</sup> Ici les parcours sont conçus comme liés à diverses trajectoires relevant de plusieurs sphères : scolaire, familiale, de classe, de pairs, amoureuse qui se nourrissent mutuellement. Ils sont constitués par des éléments objectifs et subjectifs. Les parcours ne sont pas considérés comme linéaires mais sont jalonnés, dans les différentes sphères, d'expériences qui créent des changements dans le parcours : des bifurcations. Ces bifurcations soulignent la réversibilité biographique et la conception tout autant synchronique que diachronique des parcours à laquelle je souscris. De ce fait, l'analyse des temporalités s'articule avec celle des effets du temps (Grossetti et al, 2010 ; Bidart, 2006).

<sup>13</sup> Les trois premiers parcours reflètent la différence de gradation ascendante de l'engagement subjectif et pratique des acteurs dans l'univers de la Zone. Pour la catégorie Travellers, la dernière, il s'agit d'une dynamique plus complexe. Les acteurs prennent de la distance avec la Zone, le rapport au monde est moins agressif, moins combatif, plus apaisé et les acteurs de ce parcours souhaitent prendre une autonomie face au collectif zonard et se distancient de certaines pratiques déviantes. Pour autant leur implication dans la contestation sociale est toujours forte, les goûts culturels et l'idéologie sont identiques et ils conservent de forts liens amicaux avec des zonards experts (Pimor, 2014).

<sup>14</sup> Ils concernent 10 personnes.

<sup>15</sup> La socialisation est ici définie comme la construction d'une réalité. Nous nous référons ainsi à la définition subjective de P. Berger et T. Luckman (1996) et nous y intégrons la dimension plurielle, plus objective de B. Lahire (2001) en tenant compte des espaces socialisateurs majeurs.

## 2.1. La vie infantile de ceux que l'on n'entend pas : les zonards des milieux populaires précaires

Pour mieux saisir mon propos, entrons maintenant dans la vie des jeunes les plus emblématiques de cette catégorie de parcours. Qu'il s'agisse de Yogui le leader des squatters avec qui j'ai effectué mes premières observations, de Trash, l'un de ses co-squatters, de Virginie une jeune fille enceinte — rencontrée dans la rue durant la recherche pour la CNAF<sup>16</sup> — qui vit dans une tente avec son compagnon, de Nia mon informateur privilégié qui m'a permis d'entrer dans cet univers ; tous les jeunes très engagés dans la Zone rencontrés et ayant adopté la vie de rue depuis plus de 3 ans sont issus de familles appartenant aux milieux populaires qui connaissent la précarité économique.

Virginie m'explique :

« Parce que ma mère, elle a pas de gros revenus. Du coup, c'était pas forcément...on mangeait pas toujours à notre faim ! Quand on était jeune, c'était les bouillies à l'ancienne quoi...les trois derniers jours du mois, parce qu'elle n'avait plus de tunes et c'était le moins cher ! À manger des soupes ou des nouilles, on n'en pouvait plus ! »

Ils ont passé leur enfance dans des territoires relégués voire ségrégués, soit spatialement ou symboliquement. Ils vivent en ruralité ou dans des quartiers populaires périurbains dans lesquels la mobilité spatiale réelle ou symbolique qui permettrait une mobilité sociale est difficile. Ces lieux rassemblent les laissés-pour-compte d'une société "d'exclusion".

Trash habite ainsi une cité difficile et décrit :

« En fin de compte, on s'est retrouvé dans une cité à Paris, à Trappes. Je rentrais dans le hall d'entrée ; t'avais une douzaine de gars dans le hall d'entrée, tout le temps vingt personnes défoncées. ».

Ces territoires stigmatisés jouxtent des villes aisées ou de grosses propriétés terriennes. Le Médoc, où réside Yogui, « c'est enclavé, c'est un peu le trou du cul du monde. C'est soit la pauvreté, soit les plus grosses richesses mondiales ».

L'enfance est pourtant décrite par ces acteurs comme insouciante et heureuse. Pour autant, les inégalités sociales, que cette confrontation territoriale aurait pu mettre en valeur, ne seront réellement perçues qu'à l'école dans un premier temps ; dans une institution dite socialement neutre, prônant l'égalité et la méritocratie, lors d'interactions avec des adultes qui y travaillent et des élèves appartenant à des univers sociaux plus favorisés. Pour certains zonards, dès le premier degré, l'école devient l'arène de l'expression des inégalités et des injustices sociales. Les comportements bagarreurs des garçons sont vite associés par les adultes du monde scolaire à des défaillances familiales et à des traitements institutionnels inégalitaires.

Trash me confie :

« Ah ouais d'abord par l'école, j'étais perturbé, turbulent, violent... Toute façon, j'ai toujours vu des pys depuis tout petit. [...].

L'enquêtrice : Ta famille aussi, ta mère, tu penses qu'elle était étiquetée par les voisins ?

---

<sup>16</sup> Recherche menée actuellement par P. Bruneteaux, C. Blanchard et T.Pimor.



Trash : Ah ouais, peut-être pas par les voisins, ... euh... si, ouais. Surtout par les profs, quoi. "Sa mère elle s'occupe pas de lui.". Alors que ma mère, elle faisait tout pour, elle faisait tout pour moi, quoi. ».

La fratrie des enquêtés, par contamination stigmatique, jouit par ailleurs de la réputation du frère ou de l'ascendant le plus turbulent qui a fréquenté la même école (Goffman, 1975). Le personnel éducatif, à la moindre incartade, semble sanctionner plus durement ces jeunes et alerte plus hâtivement les services sociaux, le psychologue scolaire. Ces expériences sociales de traitements différenciés suivant l'origine sociale, vécues comme de l'injustice, de la discrimination et de la disqualification semblent générer une prise de conscience — certes plus préconsciente au jeune âge qui est alors celui des acteurs que réellement consciente — des inégalités et de leurs conditions sociales. De celles-ci découlerait, selon moi, une logique subjective de rébellion contre l'ordre établi perçu comme dominant. Elle consiste à refuser tous les jugements sociaux énoncés par les institutions légitimes (école, travail social, monde professionnel). Ils vont alors rejeter le modèle culturel qu'elles incarnent. Cette révolte prend, en fonction du contexte et de l'époque, plusieurs formes (comportements violents dans l'école, engagement dans des pratiques délinquantes, opposition idéologique au fonctionnement de notre société, refus d'un mode de vie légitime), relèvent de divers degrés de réflexivité et se nourrit aussi d'autres logiques. Ainsi, par exemple, les comportements violents que les acteurs hommes enquêtés adoptent envers l'institution scolaire font aussi référence à une logique intégrative, celle de leur groupe de pairs et de leur milieu social. Ces comportements sont en effet des attributs relatifs à la définition de la virilité qui fonde ce qu'est « un homme » dans les milieux populaires. Ils leur permettent de s'intégrer au monde des hommes de leur univers social (Pimor, 2014). Puis au collège, les différences sociales se donnent clairement à voir avec des comparaisons matérielles qui s'effectuent entre jeunes.

Yogui me confie :

« Et... et donc forcément pas d'argent, galère, pas d'argent de poche, rien. Moi j'étais dans un collège privé, au milieu de bourgeois ou de délinquants, l'un ou l'autre. [...]. Quand moi j'arrivais avec mes chaussures Dunhill à..., aller 100 francs la paire, et que je les voyais tous avec leur Air Max à 1200 francs la paire, rien que ça, sans parler des fringues, des chaussures déjà, bé, voilà ». <sup>21</sup>

La conscientisation de leur place sociale, de l'inégale distribution des biens et des opportunités se poursuit. Comme pour les enquêtés collégiens temporairement exclus de J. Garnier (2016), ils commencent à intégrer la condamnation à une destinée scolaire, professionnelle et sociale plus que socialement médiocre (Garnier, 2016). Les enquêtés futurs zonards qui développent de plus en plus de comportements déviants, anti-école et dont les résultats scolaires sont moyens voire insuffisants, vont être rapidement dirigés dans des filières professionnelles qu'ils n'ont pas choisies alors que d'autres élèves, issus de familles plus aisées et ayant les mêmes résultats parviennent en lycée général. La perception des inégalités et de l'injustice sociales devient alors plus prégnante, la prise de conscience plus forte. D'autres événements qui s'accumulent comme l'intervention des services sociaux, l'étiquetage des familles comme des « cas soc' » par le voisinage, des accidents biographiques tels la perte d'emploi du père, un viol, un décès d'un parent, un divorce qui mettent en exergue des défaillances de l'appareil judiciaire, l'injustice des jugements sociaux ou le

---

<sup>21</sup> Entretien du 03/02/2009.

manque d'aides sociales, renforcent cette expérience d'injustice et de conscience des inégalités.

Yogui raconte ainsi :

« Mon père, prothésiste dentaire, a demandé une augmentation à son patron. Deux semaines après il recevait une lettre de licenciement économique. Donc, on s'est retrouvé plus ou moins à la rue. [...] Pendant deux ans mon père a fait tous les petits boulots des plus dégradants [...]. Il s'est mis à boire se sentant inutile, ne sachant plus quoi faire, il s'est mis à être violent. [...]. Donc, ma mère, a commencé à être battue, on a commencé à être battus [...]. Dès que nos parents pouvaient, ils nous laissent dans la famille, à droite à gauche, en vacances ou quoi, pour essayer de se démerder, sans avoir les enfants dans les pattes. C'est là où, on a été violés à plusieurs reprises, [...] par un de nos oncles [...]. Après on voulait plus y aller sans jamais avoir rien dit, jusqu'à ce qu'un de nos cousins, qui lui était en train d'y passer, a pétié un plomb, a craqué, a tout balancé. Mais bon c'était que la voix d'un mineur, donc y avait aucune preuve. Aux yeux de la loi française, et bé, des enfants ça compte pas. [...]. Donc euh... il a rien eu et tout donc forcément, la haine a commencé à monter, j'ai forcément perdu mon enfance beaucoup trop jeune. J'ai commencé à comprendre les choses..., beaucoup trop jeune. ».

Les jeunes accusent alors notre système sociétal et ses représentants (l'école, les services d'aide sociale, la justice, la police) d'être responsables de leur vie difficile. La légitimité scolaire et de toutes les institutions s'effondre davantage. À quoi bon travailler à l'école, tenter de bien se comporter si de toute évidence on vous catalogue comme un irrécupérable et l'on vous empêche de sortir la tête de l'eau. Trash et Yogui arrêtent ainsi l'école à 15 ans, Virginie à 16 ans, sans diplôme. Les quelques espoirs, que certains arrivent à préserver en s'échappant des mailles du filet et en parvenant jusqu'au lycée, sont vite anéantis par leurs premières expériences de travail.

## **2.2. De la désillusion du monde du travail à la carrière déviante**

Malgré la perte de légitimité des institutions, tous les enquêtés ont décidé de s'engager dans le monde du travail. Mais ils rapportent des vécus douloureux, humiliants de leurs expériences qui débutent pour la plupart d'entre eux à 16 ans. Nia, qui obtient quant à lui son baccalauréat ne trouve que des emplois d'ouvrier à l'usine. La répétitivité des tâches, l'autoritarisme de ses supérieurs, l'impossibilité de pouvoir gravir les échelons, le manque de reconnaissance de la valeur travail, des compétences et de l'engagement au bénéfice des petits arrangements entre amis génèrent un rejet du monde professionnel.

Nia fait ainsi cette analyse :

« On t'inculque depuis que tu es gosse, tu vois voilà t'sais, euh... on te lobotomise à te dire : " Travaille bien à l'école pour avoir du boulot, pour avoir une maison, pour faire des enfants, pour te marier " ! ».

Ne bénéficiant pas de réseau social apte à les faire entrer dans des emplois stables, diplômés au mieux d'un BAC mais sans diplôme pour la majorité d'entre eux, ils décrochent uniquement des emplois non-qualifiés et disqualifiés socialement dans des

entreprises au fonctionnement peu scrupuleux, du moins peu humain où ils sont exploités. Seule compensation, la solidarité d'une communauté de semblables. Pour lutter dans un monde perçu comme hostile, il faut se regrouper, faire front. De la contrainte liée aux conditions sociales naît alors cette capacité à pouvoir faire corps dans l'adversité et à lutter. Les futurs zonards refusent de courber l'échine, de se contenter des quelques miettes que leur offrent les emplois précaires et le mode de vie qui va avec. Hors de question de se tuer à la tâche dans un emploi aliénant, dégradant identitairement, d'accepter « l'esclavage »<sup>24</sup> d'un emploi pour n'obtenir que le droit d'habiter un appartement HLM dans un quartier dégradé. Le rejet du modèle de vie populaire précaire classique s'organise à cette époque. Le travail, l'habitat collectif en appartement, la construction d'une famille classique ne fera désormais plus partie de leur projection de vie. Durant cette période, cette expérience de la désillusion<sup>25</sup>, ces jeunes s'agrègent avec d'autres jeunes du même milieu, rencontrés dans le quartier, l'école, le village. Ils développent ensemble des tactiques pour augmenter leur capital économique grâce à des trafics, des activités délinquantes qu'ils apprennent avec les plus expérimentés.

Yogui déclare :

« Fin bon, voilà, nous on vivait au milieu de l'argent, sans argent. Donc forcément il a fallu que je le trouve l'argent. Donc euh... monter pas mal de conneries. Vols, cambriolages, arnaques à la banque, et je n'en dirai pas plus. »

À cette époque, la possession de biens matériels semble leur procurer une valorisation identitaire apte à pallier le dénigrement social lié à la place d'exclu que la société leur assigne. Elle laisse penser qu'un accès à la réussite sociale par la participation à une économie délinquante est possible. Le capital social légitime qui permet de s'inscrire dans le champ de l'emploi et d'acquérir une valeur sociale, est remplacé par un « capital social délinquant » où la force physique, la ruse, la connaissance de personnages influents dans cet univers permettent d'obtenir des richesses et de se valoriser dans le groupe d'appartenance. Ce capital a été acquis en partie par les transmissions effectuées par des pères, des grands frères qui étaient inscrits eux aussi dans des comportements violents, des activités de recel, de trafic de drogue. Les trois logiques Dubetiennes s'additionnent dans cette bifurcation de vie « délinquante ». Subjective par le refus de se laisser dominer qui transpire de cette orientation biographique, la logique rationnelle de profit qui en découle et celle intégrative à un milieu juvénile populaire en milieu ségrégué est aussi présente. Avec la réflexivité que les acteurs possèdent, les contraintes du milieu social et les conditions de vie poussent ces individus au choix d'une inscription biographique juvénile dans un mode de vie déviant qui s'apparente à celui des jeunes délinquants des quartiers populaires (Sauvadet, 2006).

Le rapport au monde des futurs zonards experts est déjà une lutte pour une reconnaissance sociale de ce qu'ils sont : des membres de milieux populaires, une protection contre les influences des dominants jugées néfastes car dévalorisantes, une opposition au fonctionnement de notre société. La mise en place d'une économie illégale (vols, trafic en tous genres) suggère une prise en main biographique, ne relève pas d'une passivité que la condition de dominé aurait imposée mécaniquement. Nous n'avons pas affaire à des jeunes qui acceptent l'exploitation par des emplois précaires

---

<sup>24</sup> Terme employé par les enquêtés.

<sup>25</sup> Cette temporalité chevauche la période où ils étaient encore à l'école, celle de leurs expériences professionnelles et la phase « d'inactivité » qui suit.

qui les renverraient identitairement à la figure du travailleur pauvre qui se soumettrait et attendrait que la vie passe. Ils refusent par ailleurs la disqualification sociale « d'assisté » qui les définirait s'ils n'étaient que des demandeurs d'aides sociales. En endossant l'identité de délinquant juvénile, certes ils se trouvent davantage affublés des stigmates de dangerosité propre aux jeunes de rue populaires (Monod, 1968), mais ils innoveent en construisant des normes et des valeurs qui leur sont propres. La logique éthique qui soutient ce processus porte en elle des contenus déviants au regard de la société globale, mais elle leur octroie une place valorisée au sein du groupe de jeunes dans lequel ils s'inscrivent (Cohen, 1955). Mieux vaut être reconnu par ses semblables que déprécié aux yeux de tous.

Les acteurs ne manquent pas de quelque chose, ne sont pas atteints d'un handicap social, culturel ; ils connaissent par l'école et les autres instances de socialisations (famille, services sociaux, loisirs ...) les normes de notre société mais ils sont aussi les membres d'une "communauté" dont ils sont fiers et refusent le traitement social qui lui est fait. En revanche, leurs aspirations biographiques découlent des contraintes sociales qui circonscrivent le panel des possibles. Ils ne croient plus en la possibilité de s'affranchir de manière légale des déterminants sociaux qui les conditionnent, entravent leur quête de réussite sociale.

Yogui énonce ainsi avec fougue :

« Après, c'est aussi, ma famille qui m'a donné ce goût de l'anarchisme, ce goût du rejet de la société, aussi malgré eux. Parce que voilà, qu'ils le veulent ou non, on s'est fait enculer à sec avec du verre pilé par cette pute de société ! Par ce putain d'argent de merde ! ».

### **2.3. De la vie de délinquant conforme au modèle de réussite sociale à une vie déviante alternative**

Si les jeunes zonards experts ne veulent pas se résigner à occuper les places de subalternes que le système leur affecte et préfèrent se mettre en marge, ils ne s'engagent pas davantage dans cette déviance classique des premiers groupes déviants qu'ils fréquentent. Déçus par la cupidité, la compétition et l'individualisme qui règnent dans ces groupes, une bifurcation biographique active vers la Zone, c'est-à-dire réellement conscientisée et relevant d'une décision prise, s'opère. Elle prend appui sur les expériences scolaires et professionnelles, délinquantes négatives et sur celles plus positives des free parties<sup>28</sup> que les acteurs futurs zonards experts fréquentent depuis quelque temps et qui leur ouvrent un autre monde. Ils découvrent alors la culture techno traveller, changent au fur et à mesure leur orientation de vie, leur manière de s'opposer à notre société et leur rapport au monde.

Cette *bifurcation active* vers la Zone se traduit par une rupture avec la définition de la réussite sociale aussi bien familiale que sociétale légitime et par l'adhésion à de nouvelles valeurs et normes de vie propres à la Zone (anarchisme, nomadisme, hédonisme, anticonsumérisme, opposition au travail et à l'argent perçus comme instruments de domination). Le rejet d'un mode de vie classique se trouve conforté par la découverte d'une autre réalité celle des zonards. La vie zonarde est alors perçue comme solidaire, faite de partage, non-matérialiste, luttant contre la hiérarchie, comme une existence oisive et de plaisir, libérée des préjugés, des artifices

---

<sup>28</sup> Soirées technos alternatives gratuites clandestines qui ont lieu dans la forêt ou dans des lieux désaffectés (Pourtau, 2006). Les jeunes les fréquentent souvent depuis leurs 14 ans mais il faudra un temps de maturation pour que cette expérience s'avère performative dans leur biographie.

relationnels. Cette bifurcation, contrairement au constat que fait C. Bidart (2006) à ce sujet, ne s'organise pas à partir d'un seul événement, mais suit un modèle séquentiel d'engagement proche de celui de la carrière déviante de H.S Becker (1985). Elle nécessite donc le passage par plusieurs temps, par plusieurs événements. Dans un premier temps, les jeunes découvrent l'univers fascinant des free parties qui permet de rompre avec une réalité sociale quelque peu désespérante. Ce temps pour soi, temps libre acquis sur le temps social cadré (Zaffran, 2011), offre la possibilité d'une subjectivation importante, de se construire en tant que sujet et non pas uniquement en tant que membre de sa famille, de son milieu social et de notre société. Cette séquence « ne fait que marquer les différences entre le monde de chez soi et les mondes pour soi » (Zaffran, 2011). La forme même de ces fêtes, les free parties, participerait à ce processus de subjectivation. Le temps s'y arrête, les consommations de drogue, la danse, la musique répétitive conduisent à une forme de transe qui permet à l'individu d'une part, d'échapper à la morosité de son quotidien, de mettre à distance les influences familiales, éducatives, sociétales et d'autre part, de s'introspecter. Cette expérience hédoniste et introspective est ensuite partagée avec d'autres participants ; le partage, le sentiment de faire communauté sont des caractéristiques importantes des free parties. Deux logiques s'exprimeraient dans cet échange avec les autres participants : celle subjective, qui permet à l'individu de verbaliser une réflexion sur son existence et sur le moment vécu en free party comme un point de rupture et celle intégrative qui, par la similitude des ressentis relatés, joue dans l'accession puis l'entretien de l'appartenance au groupe des technoïdes. Toutefois, les expériences sociales antérieures inégalitaires et de rébellion de ces futurs zonards ainsi que leur appartenance sociale à des milieux populaires précarisés les pousseraient à se sentir plus proches de certains technoïdes : les zonards. Plus extrêmes dans leur mode de vie, leur pensée politique, leur opposition à la société légitime, ils sont aussi majoritairement issus du même milieu social et conservent certains traits de la culture de classe populaire dans leurs pratiques. Une seconde séquence de leur carrière zonarde s'amorcerait alors en s'installant en squat avec un des zonards rencontrés qui prend le rôle d'autrui-significatif tel que définit par Luckman et Berger (1996). La consommation de psychotropes s'intensifie, s'étend à d'autres produits et l'acteur débute sa socialisation zonarde : il apprend les us, coutumes et valeurs zonardes puis dans une troisième séquence, il devient lui-même porteur et diffuseur de celles-ci. Les enquêtés affirment ainsi que la lutte pour exister socialement qui prévalait dans l'adhésion au premier groupe de pairs déviants ne porte plus le désir d'acquérir des richesses matérielles par des activités délinquantes mais le rejet de la société matérielle et de consommation. Il n'est plus question de réussir en possédant mais d'inventer une nouvelle façon de vivre où la précarité, la pauvreté, le présentisme sont assumés, valorisés et de lutter contre le matérialisme, l'individualisme égoïste, la superficialité qui caractérisent selon eux notre monde. L'hédonisme, le primitivisme et la découverte de l'altérité remplacent la quête matérielle. L'autosuffisance, la vie en communauté sous forme de tribu, un nomadisme plus étendu fait de voyages à l'étranger deviennent leur utopie.

On voit donc bien comment des déterminismes sociaux qui pouvaient conduire les acteurs à élire une vie classique de travailleurs précaires vivant en HLM, ou à suivre la voie de jeunes délinquants de quartier populaire intéressés par l'accumulation de richesses ostentatoires, ont été bousculés à un moment donné, par une bifurcation causée par une logique subjective qui révèle la réflexivité des acteurs et leur capacité à faire des choix. Leurs parents n'étaient pas des hippies, des anarchistes, des

écologistes, des militants gauchistes, des artistes bohèmes qui auraient, par des transmissions socialisatrices, développé chez ces jeunes le goût d'un vivre autrement alternatif. Ajoutons, d'autant plus que la culture juvénile techno traveller qui les attire n'est pas une culture proprement populaire ; dans les free parties diverses classes sociales se fréquentent. Il y a bien ici un choix d'adhésion à une subculture juvénile qui répond à des besoins de reconnaissance, certes liés à leurs conditions sociales précarisées, mais qui n'est pas proche de leur culture de classe et familiale d'origine (Gicquel, 2007). Pour autant ce choix subculturel va se restreindre au sous-groupe technoïde zonard majoritairement composé de jeunes de milieux populaires et porteurs de pratiques, d'organisation inspirées en partie par ces origines sociales populaires<sup>29</sup>.

### **Comment cette subculture se voit réintégrer en partie par la culture hégémonique ?**

Ainsi l'orientation vers un positionnement très engagé dans la zone tient à plusieurs logiques. Les parcours biographiques des zonards experts ne sont pas le reflet unique d'influences socialisatrices familiales et de classe, de conditions et d'une position sociales qui contraindraient l'individu à devenir un zonard expert. Elle n'est pas non plus une réponse purement rationnelle qui pallie les conditions sociales et de vie des acteurs, ni un choix exclusivement éthique qui découle d'une réflexivité totale sur soi et sur le monde. Le « parcours experts zonards » emprunté par les acteurs enquêtés les plus engagés dans la zone révèle une combinaison des trois logiques de F. Dubet (1994) et « la faiblesse » (Payet, 2008), l'agency (Martuccelli, 2010), la réflexivité (Giddens, 2005) voire la liberté dont ces acteurs faibles sont porteurs. Pour autant, si des choix réflexifs sont notables dans les parcours des acteurs, je ne peux m'empêcher de penser qu'ils conduisent pourtant à une forme d'aliénation, du moins qu'ils ne parviennent pas à participer à l'émancipation voulue par les acteurs. Peu des zonards rencontrés sont arrivés à atteindre le projet de vie qu'ils s'étaient fixés : à savoir vivre en camion et voyager. Peu semblent, après sept années passées, se sentir épanouis ou relativement satisfaits de leur existence. L'enfermement dans des conduites addictives qui finissent par détruire certains d'entre eux, le suicide de Yogui qui ne supportait plus de se sentir prisonnier de ses comportements violents inhérents en partie à sa vie de zonard, la clochardisation, la folie qui finissent par en toucher d'autres, témoignent du poids qu'occupent les conditions de vie sur leurs destinées. La marginalité libératrice souhaitée ne se transforme-t-elle pas en prison de misère ou produira-t-elle des orientations de vie alternatives pour ceux qui s'en extirpent ?

Une autre interrogation se dégage aussi de cette problématique liée à la faiblesse des acteurs marginalisés : cette marginalité zonarde aussi stigmatisée soit-elle, n'a-t-elle aucune influence sur notre société ? Si les aspirations de vie en camion, la vie en squat ne sont pas que l'apanage des zonards mais aussi des symboles de contre-cultures telles que la culture punk, beatnik, il semble pour autant que par leur intermédiaire, elles soient revenues sur le devant de la scène et nourrissent des modes de vie plus proches de la culture mainstream. De plus en plus de saisonniers (Angeras,

---

<sup>29</sup> Par exemple : la violence est perçue comme un outil éducatif, une manière d'affirmer sa virilité, sa capacité à protéger les siens (Hoggart, 1970). L'organisation du groupe revendiquée comme anarchiste est en réalité autocratique avec un leader qui suit le modèle du paterfamilias. Les rapports homme-femme et la définition des sphères ménagères qu'ils définissent comme masculines ou féminines sont aussi très proches des observations menées par O. Schwartz dans *Le monde privé des ouvriers* (1990).

2012) des retraités, de travailleurs appelés aux USA des *full-timers* souscrivent à la vie en camping-car, en bus, en camion. Pratique car adaptée aux situations de mobilité pour des travailleurs itinérants, économique comparativement à l'entretien d'un habitat ordinaire, la mobilité de l'habitat traduit une adaptation au monde du travail, aux conditions de vie plus précaires de certaines populations jusqu'ici sédentaires (Forget, 2012). Contrairement aux hippies, aux beatniks pour qui ce type d'habitat n'était utilisé qu'un temps, ces populations semblent s'installer dans ce mode de vie de manière durable. De même la vie en squat ne touche plus uniquement des Punks, ni des personnes en situation de précarité (Bouillon, 2009 ; Bernardot et al, 2014). Des artistes, des intermittents du spectacle, des travailleurs sociaux, des étudiants s'installent en squat, non pas uniquement parce qu'ils ne peuvent accéder à un logement ordinaire qui leur convienne, mais parce qu'ils revendiquent, qu'ils recherchent un mode de vie plus communautaire que celui proposé dans l'habitat ordinaire, des espaces qui leur permettent d'allier vie personnelle, de loisir, politique et professionnelle dans un continuum espace-temps<sup>30</sup> et qui redéfinit le sens de l'habiter, du travail, du loisir et de l'engagement politique.

Est-ce à dire qu'à travers ces influences les zonards parviennent à faire entendre leur voix en disséminant certains éléments de leur subculture ? Si les manifestations anti loi Lopsi 2 ont permis aux zonards bordelais observés de s'exprimer concernant l'habitat non ordinaire, il semble que leur voix ait été éclipsée par celle d'autres populations plus enclines au militantisme. Leur capacité de fédération dans cette ville est par ailleurs assez faible et s'explique par la mobilité géographique de certains, leur gestion institutionnelle sécuritaire qui entraînent des fonctionnements par petits groupes et des concurrences pour la survie. En ce sens les conditions sociales, de vie, leur position dans l'espace social les impuissentent en partie. Relativisons cependant, car dans le champ du travail social leur influence n'est pas à négliger. La pratique du travail social en addictologie, sous la pression de cette population qui refuse de se laisser faire, s'est réellement adaptée à leur mode de vie. Les résistances posées par les zonards Bordelais ont engendré depuis six années environ sur la ville de Bordeaux des projets basés sur l'empowerment (Pimor, 2014). Peut-être qu'avec le soutien des acteurs du travail social, la voix encore trop faible des zonards pourra gagner en volume et être prise en compte en tant que discours alternatif sur le monde et son avenir.

Angeras, A. (2012). *Du nomadisme contemporain en France, avec les saisonniers agricoles en camion*. lulu.com.

Amselle, J. L. (2009). *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris: Payot.

Becker, H. S. (1985). *Outsiders*. Paris: Métailié.

Berger, P., & Luckmann, T. (1996 [1966]). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Armand colin.

Bouillon, F. (2009). *Le monde des squats*. Paris : PUF.

Bernardot, M ; Le marchand, A & Santana Bucio, C (2014). *Habitats non ordinaires et espace-temps de la mobilité*, Édition du croquant.

Bidart, C. (2006). Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations» biographiques. *Cahiers internationaux de sociologie* , 1 (120), pp. 29-57.

Chobeaux, F. (1996). *Les nomades du vide*. Paris: La Découverte.

Cohen, A. (1955). *Delinquent Boys*. New York: Free Press.

Marcus, G. E. & Clifford, J (1986). *Writing culture : the poetics and politics of ethnography : a school of American research advanced seminar*. Berkeley ; Los Angeles ; London: University of California press.

Damon, J. (2008). *La question SDF*. Paris: PUF.

Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris: Seuil.

---

<sup>30</sup> Ces données sont issues de la recherche financée par la CNAF.

- Dubet, F. (2005, Juin). *Pour une conception dialogique de l'individu*. Consulté le mars 11, 2009, sur Espace temps.net: <http://www.espacestems.net/document1438.html>.
- Favret-Saada, J. (1985). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris: Gallimard.
- Forget, C. (2012). *Vivre sur la route. La nouveaux nomades nord-américains*. Paris : Liber.
- Garnier, J. (2016). « Le collège c'est une prison, ici c'est le cachot » Un apprentissage de la déviance scolaire sous surveillance. *Espaces et sociétés*. (166). pp. 47-62.
- Gicquel, C. (2007). « Free party : une aire de Je(u) dans l'air du temps », *Espace populations sociétés*, (2-3), pp.345-356.
- Giddens, A. (2005 ( [1987])). *La constitution de la société*. Paris: PUF.
- Glevarec, H ; Macé, E & Maigret, E. (2008). *Cultural Studies – Anthologie*. Paris : Armand Collin.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Grossetti, M ; Bessin, M & Bidart, C (Dir.). (2010) *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris : La Découverte.
- Guillou, J. (1998). *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou "Au bout d'être énervé"*. Paris : L'harmattan.
- Hall, S. ([ ] 2007) *Identités et Cultures. Politiques des cultural studies*, Paris : Ed Amsterdam.
- Hoggart, R. (1970). *La culture des pauvres*. Paris: Les éditions de minuit.
- Lahire, B. (2001). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris : Hachette Littteratures.
- Langlois, E (2014), « De l'inconvénient de n'être le problème de personne : cécité institutionnelle et vulnérabilité sociale des jeunes en errance », *Pensée plurielle*, Vol 1, ( 35), pp. 83-99.
- Lollivier, S. (2008). « La pauvreté : définitions et mesures », *Regards croisés sur l'économie*, 2 (n° 4), pp. 21-29.
- Martel, F. (2010). *Mainstream*. Paris : Flammarion.
- Martuccelli, D(2010). , « Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique », *SociologieS*, consulté le 10 février 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/3184>
- Messu, M. (2006). « Explication sociologique et domination sociale », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 15 novembre 2012, consulté le 19 décembre 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/4198>.
- Paugam, S. (1996). *L'exclusion : l'état des savoirs*. Paris : la Découverte.
- Payet, J-P, Giuliani, F, Laforgue, D. (2008). *La voix des acteurs faibles : De l'indignité à la reconnaissance*. Rennes : PUR.
- Pimor, T. (2013). Auto et exodéfinitions des zonards, *Ethnologie française*, (43), pp.515-523.
- Pimor, T. (2014). *Zonards*. Paris : PUF.
- Pimor, T. (2015). Les espaces zonards : vers une observation collaborative, *Espaces et sociétés*, (n°164-165), pp. 143-157.
- Espaces et sociétés*
- Pourtau, L. (2006). *Techno*. Paris : CNRS.
- Sauvadet, T. (2006). *Le capital Guerrier*. Paris : Armand Colin.
- Schwartz, O, (1990). *Le monde privé des ouvriers*. Paris : PUF.
- Wacquant, L. (1989). Corps et âme [Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur] [article], *Actes de la recherche en sciences sociales*, (80) n°1, pp. 33-67.
- Whitbeck, L., Hoyt, D., & Akley, K. (1997). Abusive family backgrounds and later victimization among runaway and homeless adolescents. *Journal of research on adolescence*, 7 (4), pp. 375-392.
- Zaffran, J. (2011). « Le « problème » de l'adolescence : le loisir contre le temps libre », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, consulté le 09 janvier 2017. URL : <http://sociologies.revues.o>.